

plus généreux et de plus éclairé en France. Cependant, qui ne voudrait avoir rempli leur rôle? qui ne voudrait avoir commis leurs fautes? Est-il possible, en effet, de laisser couler le sang sans résistance et sans indignation?

FIN DU TOME QUATRIÈME

NOTES.

J'ai cru devoir ajouter, à la fin de ce quatrième volume, des notes qui se rapportent à la fois au troisième et au quatrième, et qui me semblent utiles, soit comme éclaircissements de faits peu connus et mal appréciés, soit comme monument d'un style et d'un langage aujourd'hui tout-à-fait oubliés, et cependant très-caractéristiques. Ces morceaux sont empruntés pour la plupart à des sources entièrement négligées, et surtout aux discussions des jacobins, monument politique très-rare et très-curieux.

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES

DES TOMES TROISIÈME ET QUATRIÈME.

NOTE 1, PAGE 212 DU TOME III^e.

Discours de Collot-d'Herbois à Dumouriez, après la campagne de l'Argonne, extrait du Journal des Jacobins. (Séance du dimanche 14 octobre, l'an 1^{er} de la république.)

« Je voulais parler de nos armées, et je me félicitais d'en parler en présence du soldat que vous venez d'entendre. Je voulais blâmer la réponse du président; déjà j'ai dit plusieurs fois que le président ne doit jamais répondre aux membres de la société: mais il a répondu à tous les soldats de l'armée. Cette réponse donne à tous un témoignage éclatant de votre satisfaction: Dumouriez la partage avec tous ses frères d'armes, car il sait que sans eux sa gloire ne serait rien. Il faut nous accoutumer à ce langage. Dumouriez a fait son devoir;

c'est là sa plus belle récompense..... Ce n'est pas parce qu'il est général que je le loue, mais parce qu'il est soldat français.

« N'est-il pas vrai, général, qu'il est beau de commander une armée républicaine ? que tu as trouvé une grande différence entre cette armée et celles du despotisme ? Ils n'ont pas seulement de la bravoure, les Français; ils ne se contentent pas de mépriser la mort; car, qui est-ce qui craint la mort ? Mais ces habitants de Lille et de Thionville, qui attendent de sang-froid les boulets rouges, qui restent immobiles au milieu des éclats des bombes et de la destruction de leurs maisons, n'est-ce pas là le développement de toutes les vertus ? Ah ! oui, ces vertus sont au-dessus de tous les triomphes..... Une nouvelle manière de faire la guerre aujourd'hui est inventée, et nos ennemis ne la trouveront pas : les tyrans ne pourront rien tant qu'il y aura des hommes libres qui voudront se défendre.

« Un grand nombre de confrères sont morts pour la défense de la liberté; ils sont morts, mais leur mémoire nous est chère, mais ils ont laissé des exemples qui vivent dans nos cœurs; mais vivent-ils ceux qui nous ont attaqués ? Non: ils ont succombé; et leurs cohortes ne sont plus que des monceaux de cadavres qui pourrissent où ils ont combattu; elles ne sont plus qu'un fumier infect que le soleil de la liberté ne purifiera qu'avec peine..... Cette nuée de squelettes ambulants ressemble bien au squelette de la tyrannie; et, comme lui, ils ne tarderont pas à succomber..... Que sont devenus ces anciens généraux à grande renommée ? Leur ombre s'évanouit devant le génie tout-puissant

de la liberté; ils fuient, et n'ont plus que des cachots pour retraite; car les cachots ne seront plus bientôt que les palais des despotes : ils fuient, parce que les peuples se lèvent.

« Ce n'est pas un roi qui t'a nommé, Dumouriez, ce sont tes concitoyens : souviens-toi qu'un général de la république ne doit jamais transiger avec les tyrans; souviens-toi que les généraux comme toi ne doivent jamais servir que la liberté. Tu as entendu parler de Thémistocle; il venait de sauver les Grecs par la bataille de Salamine; il fut calomnié (tu as des ennemis, Dumouriez, tu seras calomnié; c'est pourquoi je te parle); Thémistocle fut calomnié; il fut puni injustement par ses concitoyens; il trouva un asile chez les tyrans, mais il fut toujours Thémistocle. On lui proposa de porter les armes contre sa patrie : *Mon épée ne servira jamais les tyrans*, dit-il, et il se l'enfonça dans le cœur. Je te rappellerai aussi Scipion. Antiochus tenta de séduire ce grand homme en offrant de lui rendre un otage précieux, son propre fils. Scipion répondit : « Tu n'as pas assez de richesses pour acheter ma conscience, et la nature n'a rien au-dessus de l'amour de la patrie. »

« Des peuples gémissent esclaves; bientôt tu les délivreras. Quelle glorieuse mission ! Le succès n'est pas douteux : les citoyens qui t'attendent t'espèrent; et ceux qui sont ici te poussent..... Il faut cependant te reprocher quelque excès de générosité envers tes ennemis; tu as reconduit le roi de Prusse un peu trop à la manière française, à l'ancienne manière française s'entend (*applaudi*). Mais, nous l'espérons, l'Autriche

paiera double; elle est en fonds; ne la ménage pas; tu ne peux trop lui faire payer les outrages que sa race a faits au genre humain.

« Tu vas à Bruxelles, Dumouriez (*applaudi*); tu vas passer à Courtray. Là le nom français a été profané: un général a abusé l'espoir des peuples; le traître Jarry a incendié les maisons. Je n'ai jusqu'ici parlé qu'à ton courage, je parle à ton cœur. Souviens-toi de ces malheureux habitants de Courtray; ne trompe pas leur espoir cette fois-ci; promets-leur la justice de la nation, la nation ne te démentira pas.

« Quand tu seras à Bruxelles, ... je n'ai rien à te dire sur la conduite que tu as à tenir, ... si tu y trouves une femme exécrable qui, sous les murs de Lille, est venue repaître sa férocité du spectacle des boulets rouges. Mais cette femme ne t'attend pas. Si tu la trouvais, elle serait ta prisonnière: nous en avons d'autres aussi qui sont de sa famille; ... tu l'enverrais ici; fais-la raser au moins de manière qu'elle ne puisse jamais porter perruque.

« A Bruxelles, la liberté va renaître sous tes auspices. Un peuple entier va se livrer à l'allégresse; tu rendras les enfants à leurs pères, les épouses à leurs époux; le spectacle de leur bonheur te délassera de tes travaux. Enfants, citoyens, filles, femmes, tous se presseront autour de toi; tous t'embrasseront comme leur père. De quelle félicité tu vas jouir, Dumouriez! Ma femme, elle est de Bruxelles; elle t'embrassera aussi. »

Ce discours a été souvent interrompu par de vifs applaudissements.

NOTE 2, PAGE 217 DU TOME III^e.

Récit de la visite que Marat fit à Dumouriez chez mademoiselle Candelle, extrait du Journal de la République française, et écrit par Marat lui-même dans son numéro du mercredi 17 octobre 1792.

Déclaration de l'Ami du Peuple.

« Moins étonné qu'indigné de voir d'anciens valets de la cour, placés par suite des événements à la tête de nos armées, et depuis le 10 août maintenus en place par l'influence, l'intrigue et la sottise, pousser l'audace jusqu'à dégrader et traiter en criminels deux bataillons patriotes, sous le prétexte ridicule, et très-probablement faux, que quelques individus avaient massacré quatre déserteurs prussiens, je me présentai à la tribune des jacobins pour dévoiler cette trame odieuse, et demander deux commissaires distingués par leur civisme pour m'accompagner chez Dumouriez, et être témoins de ses réponses à mes interpellations. Je me readis chez

lui avec les citoyens Bentabole et Monteau, deux de mes collègues à la convention. On nous répondit qu'il était au spectacle et qu'il soupaît en villé.

« Nous le savions de retour des Variétés; nous allâmes le chercher au club du D. Cypher, où l'on nous dit qu'il devait se rendre: peine perdue. Enfin nous apprimes qu'il devait souper rue Chantereine, dans la petite maison de Talma. Une file de voitures et de brillantes illuminations nous indiquèrent le temple où le fils de Thalie fêtait un enfant de Mars. Nous sommes surpris de trouver garde nationale parisienne en dedans et en dehors. Après avoir traversé une antichambre pleine de domestiques mêlés à des heiduques, nous arrivâmes dans un salon rempli d'une nombreuse société.

« A la porte était Santerre, général de l'armée parisienne, faisant les fonctions de laquais ou d'introduit. Il m'annonce tout haut dès l'instant qu'il m'aperçoit, indiscretion qui me déplut très-fort, en ce qu'elle pouvait faire éclipser quelques masques intéressants à connaître. Cependant j'en vis assez pour tenir le fil des intrigues. Je ne parlerai pas d'une dizaine de fées destinées à parer la fête. Probablement la politique n'était pas l'objet de leur réunion. Je ne dirai rien non plus des officiers nationaux qui faisaient leur cour au grand général, ni des anciens valets de la cour qui formaient son cortège, sous l'habit d'aides-de-camp. Enfin je ne dirai rien du maître de logis, qui était au milieu d'eux en costume d'histrion. Mais je ne puis me dispenser de déclarer, pour l'intelligence des opérations de la convention et la connaissance des escamoteurs de décrets, que dans l'auguste compagnie étaient Kersaint, le grand

faiseur de Lebrun, et Roland, Lasource, ... Chénier, tous suppôts de la faction de la république fédérative; Dulaure et Gorsas, leurs galopins libellistes. Comme il y avait cohue, je n'ai distingué que ces conjurés; peut-être étaient-ils en plus grand nombre: et comme il était de bonne heure encore, il est probable qu'ils n'étaient pas tous rendus; car les Vergniaud, les Buzot, les Camus, les Rabaut, les Lacroix, les Guadet, les Barbaroux et autres meneurs étaient sans doute de la fête, puisqu'ils sont du conciliabule.

« Avant de rendre compte de notre entretien avec Dumouriez, je m'arrête ici un instant pour faire, avec le lecteur judicieux, quelques observations qui ne seront pas déplacées. Conçoit-on que ce généralissime de la république, qui a laissé échapper le roi de Prusse à Verdun, et qui a capitulé avec l'ennemi, qu'il pouvait forcer dans ses camps et réduire à mettre bas les armes, au lieu de favoriser sa retraite, ait choisi un moment aussi critique pour abandonner les armées sous ses ordres, courir les spectacles, s'y faire applaudir, et se livrer à des orgies chez un acteur avec des nymphes de l'Opéra?

« Dumouriez a couvert les motifs secrets qui l'appellent à Paris du prétexte de concerter avec les ministres le plan des opérations de la campagne. Quoi! avec un Roland, frère coupe-choux et petit intrigant qui ne connaît que les basses menées du mensonge et de l'astuce! avec un Lepage, digne acolyte de Roland son protecteur! avec un Clavière, qui ne connaît que les rubriques de l'agiotage! avec un Garat, qui ne connaît que les phrases précieuses et le manège d'un flagorneur

académique ! Je ne dirai rien de Monge ; on le croit patriote ; mais il est aussi ignorant des opérations militaires que ses collègues , qui n'y entendent rien. Dumouriez est venu se concerter avec les meneurs de la clique qui cabale pour établir la république fédérative ; voilà l'objet de son équipée.

« En entrant dans le salon où le festin était préparé, je m'aperçus très-bien que ma présence troublait la gaieté ; ce qu'on n'a pas de peine à concevoir quand on considère que je suis l'épouvantail des ennemis de la patrie. Dumouriez surtout paraissait déconcerté ; je le priai de passer avec nous dans une autre pièce , pour l'entretenir quelques moments en particulier. Je portai la parole , et voici notre entretien mot pour mot :

« Nous sommes membres de la convention nationale, « et nous venons, monsieur, vous prier de nous donner « des éclaircissements sur le fond de l'affaire des deux « bataillons, le Mauconseil et le Républicain, accusés « par vous d'avoir assassiné de sang-froid quatre déserteurs prussiens. Nous avons parcouru les bureaux du « comité militaire et ceux du département de la guerre ; « nous n'y avons pas trouvé la moindre preuve du délit, et personne ne peut mieux nous instruire de toutes ces circonstances que vous. — Messieurs, j'ai « envoyé toutes les pièces au ministre. — Nous vous « assurons, monsieur, que nous avons entre les mains « un mémoire fait dans ses bureaux et en son nom, « portant qu'il manque absolument de faits pour prononcer sur ce prétendu délit, et qu'il faut s'adresser « à vous pour en avoir. — Mais, messieurs, j'ai informé « la convention, et je me réfère à elle. — Permettez-

« nous, monsieur, de vous observer que les informations données ne suffisent pas, puisque les comités « de la convention, auxquels cette affaire a été renvoyée, ont déclaré dans leur rapport qu'ils étaient « dans l'impossibilité de prononcer, faute de renseignements et de preuves du délit dénoncé. Nous vous « prions de nous dire si vous êtes instruit du fond de l'affaire. — Certainement, par moi-même. — Et ce « n'est pas par une dénonciation de confiance faite par « vous sur la foi de M. Duchaseau ? — Mais, messieurs, « quand je dis quelque chose, je crois devoir être cru. « — Monsieur, si nous pensions là-dessus comme vous, « nous ne ferions pas la démarche qui nous amène. « Nous avons de grandes raisons de douter ; plusieurs « membres du comité militaire nous annoncent que « ces prétendus Prussiens sont quatre Français émigrés. — Eh bien, messieurs, quand cela serait. . . . « — Monsieur, cela changerait absolument l'état de la chose, et sans approuver d'avance la conduite des « bataillons, peut-être sont-ils absolument innocents ; « ce sont les circonstances qui ont provoqué le massacre qu'il importe de connaître ; or, des lettres venues de l'armée annoncent que ces émigrés ont été « reconnus pour espions envoyés par l'ennemi, et « qu'ils se sont même révoltés contre les gardes nationales. — Comment, monsieur, vous approuvez « donc l'insubordination des soldats ? — Non, monsieur, je n'approuve point l'insubordination des soldats, mais je déteste la tyrannie des chefs : j'ai trop « lieu de croire que c'est ici une machination de Duchaseau contre les bataillons patriotes, et la manière

« dont vous les avez traités est révoltante. — Monsieur
 « Marat, vous êtes trop vif; et je ne puis m'expliquer
 « avec vous. » Ici Dumouriez, se sentant trop vive-
 ment pressé, s'est tiré d'embarras en nous quittant :
 mes deux collègues l'ont suivi, et dans l'entretien
 qu'ils ont eu avec lui, il s'est borné à dire qu'il avait
 envoyé les pièces au ministre. Pendant leur entretien
 je me suis vu entouré par tous les aides-de-camp de
 Dumouriez et par les officiers de la garde parisienne.
 Santerre cherchait à m'apaiser; il me parlait de la né-
 cessité de la subordination dans les troupes. « Je sais
 « cela comme vous, lui répondis-je; mais je suis ré-
 « volté de la manière dont on traite les soldats de la
 « patrie : j'ai encore sur le cœur les massacres de
 « Nancy et du Champ-de-Mars. » Ici quelques aides-
 de-camp de Dumouriez se mirent à déclamer contre
 les agitateurs. « Cessez ces ridicules déclamations,
 « m'écriai-je; il n'y a d'agitateurs dans nos ar-
 « mees que les infames officiers, leurs mouchards et
 « leurs perfides courtisans, que nous avons eu la sot-
 « tise de laisser à la tête de nos troupes. » Je parlais à
 Moreton Chabillant et à Bourdoin, dont l'un est un
 ancien valet de la cour, et l'autre un mouchard de
 Lafayette.

« J'étais indigné de tout ce que j'avais entendu, de
 tout ce que je présentais d'atroce dans l'odieuse con-
 duite de nos généraux. Ne pouvant plus y tenir, je
 quittai la partie, et je vis avec étonnement dans la
 pièce voisine, dont les portes étaient béantes, plu-
 sieurs heiduques de Dumouriez le sabre nu à l'épaule.
 J'ignore quel pouvait être le but de cette farce ridicule :

si elle avait été imaginée pour m'intimider, il faut
 convenir que les valets de Dumouriez ont de grandes
 idées de liberté. Prenez patience, messieurs, nous
 vous apprendrons à la connaître. En attendant, croyez
 que votre maître redoute bien plus le bout de ma
 plume que je n'ai peur des sabres de ses chenapans. »